

ETIENNE DAHO

Chanteur, acteur, écrivain : ce touche-à-tout est d'abord un grand romantique.

Le Dahô est un animal étrange. A 28 ans, ce Rennais au physique romantique a gravi sans peine et presque par hasard les marches du succès. Sans donner un coup de pied dans la montagne, il a mystérieusement déplacé le centre de gravité de la chanson française : le « pop song » a trouvé sa voix dans l'Hexagone. Le Dahô est aussi une bête de scène : à l'Olympia, puis lors de la tournée qui a suivi, il a déchaîné les foules au rythme de ses chansons légères comme des bulles de savon. Devenu chanteur simplement pour plaire à une fille, il a aujourd'hui vendu plus de 800 000 disques. Son dernier album, Pop Satori, est déjà largement Disque d'or. Touche-à-tout — deux films, un livre sur Françoise Hardy, un scénario en préparation —, le Dahô se méfie pourtant de la dispersion. Mais ce qu'il redoute par-dessus tout, c'est la routine que lui impose actuellement son succès. Pour se préserver, Etienne Dahô a donc décidé de s'installer à Londres pour quelque temps. Timide, pudique, Etienne s'est livré pourtant sans détour dans cet entretien avec Philippe Chevilley.

1

PLAYBOY : Trois chagrins d'amour, trois disques. Vous attendez une quatrième déception sentimentale pour enregistrer le prochain ?

DAHO : J'espère que non... C'est vrai que chaque disque a correspondu à une histoire frustrante avec une fille différente. C'est à cause d'une fille que j'ai commencé. Je n'ai jamais voulu devenir une pop star. Ma rencontre avec le rock rennais est un pur hasard. J'étais étudiant à Rennes. J'aimais une fille. J'ai écrit des chansons uniquement pour lui plaire. J'ai enregistré une cassette, qui a plu aux musiciens de Marquis de Sade. Les déceptions sentimentales m'ont sans doute inspiré, mais il n'y a pas que la tristesse qui me fait écrire !

2

PLAYBOY : Précisons. Quel est votre genre de femme ?

DAHO : J'ai beaucoup évolué. Quand j'étais plus petit, j'adorais le genre blonde glaciale, femme fatale. Aujourd'hui, je suis attiré par l'ensemble de la personne et plus seulement par son physique. J'aime les filles drôles, intelligentes, normales... C'est tellement facile de se faire une jolie fille. Je ne supporte plus le style top model casse-couilles. Avec mon métier, j'ai beaucoup de tentations. De jolies filles qui viennent me trouver à la fin des concerts. Je n'ai pas tellement envie de profiter de ce genre de situations. Même si cela a dû m'arriver une ou deux fois. Mais c'est tout de même une relation bizarre : coucher avec une fille qui ne pense qu'à se taper un chanteur ! Ce n'est pas que je sois moraliste, c'est une question de rigueur. Et puis, il y a tellement de maladies bizarres. De toute façon, je suis du type monogame, fidèle, exclusif...

3

PLAYBOY : Vous vous sentez concerné par le sida ?

DAHO : Bien sûr. Tout le monde doit être concerné par le sida. C'est gravissime qu'il n'y ait pas de campagne d'information, qu'on continue à présenter cela comme une « maladie de pédés et de toxicos ». On joue la carte de la chasse aux sorcières, de l'attitude la plus rétrograde. Il faut dédramatiser, banaliser cette maladie. Dire qu'un petit branleur de 15 ans ne sait même pas qu'il peut attraper le sida en couchant avec une fille !... Le ministère de la Santé devrait faire poser des affiches dans le métro, distribuer des prospectus dans les lycées. Cette maladie peut être enrayée, si tout le monde fait attention. Il faut mettre une capote, faite les tests. A la limite les tests devraient être obligatoires... et gratuits ! Moi, je les ai faits. Dieu merci, je n'ai rien. Il faut que chacun soit conscient de la gravité du problème et fasse gaffe, sans paniquer.

4

PLAYBOY : Aucune perversion, aucune déviance ?

DAHO : Les perversions, les déviances, cela fait partie de la vie privée. C'est mon problème et celui de ma partenaire. Je trouverais cela indécent d'en parler à la presse.

5

PLAYBOY : Mais vous êtes plutôt du genre romantique ou bête de sexe ?

DAHO : On peut très bien être les deux. Côté sexe, cela se passe plutôt bien. Je suis plutôt énervé de ce côté-là. Romantique, je le suis. L'embêtant, c'est que le terme de romantisme a souvent des connotations « gnangnan », fleur bleue. Mais pour moi, Lou Reed, par exemple, est un grand romantique, un romantique urbain. Ce qui m'intéresse, ce sont les choses relationnelles, les histoires très passionnelles. Avec les amis aussi. Au fond, la différence entre l'amitié et l'amour, c'est le cul.

6

PLAYBOY : Vous semblez plaire aux jeunes cinéastes : vous avez joué dans *Désordre*, d'Olivier Assayas, et dans *Feu d'artifice*, de Virginie Thévenet. Avez-vous envie de faire carrière dans le cinéma ?

DAHO : J'aimerais aller plus loin, oui. Avec Olivier, il s'agissait plutôt d'une participation amicale. Je n'ai pas vraiment joué. Avec Virginie, c'était un vrai rôle. Cela m'a beaucoup plu. Mais d'un autre côté, je ne veux pas faire du cinéma pour du cinéma. J'accepterai uniquement des rôles qui me passionnent. Et puis, je ne veux pas me disperser trop. J'ai un côté touche-à-tout, et j'ai peur de la dispersion...

7

PLAYBOY : Accepteriez-vous de jouer nu dans un film ?

DAHO : Cela ne me choquerait pas. Me mettre à poil gratuitement, ça m'embêterait, mais si la nudité est un élément important du rôle, je ne vois pas pourquoi je refuserais. La bite, ça fait partie d'un ensemble, c'est une partie du corps, comme le nez, les oreilles, ce n'est pas un truc qu'on doit cacher. On montre facilement des filles nues. Les garçons, cela fait un drame. Un garçon nu, c'est très beau à voir aussi.

8

PLAYBOY : Et si vous aviez la tête de Pasqua ou de Krasucki, vous pensez que vous vendriez autant de disques ?

DAHO : Je sais que le physique aide. Le nier serait idiot. Mais j'espère que ce n'est pas pour cela que j'ai du succès. Ce serait la négation de tout mon travail. Certains disent que Daho est un chanteur à minettes. Qu'ils viennent voir mes concerts ! Il y a autant de garçons que de filles, je reçois autant de lettres de garçons que de filles. Il y a beaucoup d'adolescents dans mon public, peut-être... Mais je préfère dix fois un public adolescent qui s'éclate dans une salle, à un public adulte qui décortique, analyse chaque solo, chaque ligne de basse. Ce n'est pas une question d'âge, mon public, c'est avant tout un état d'esprit.

9

PLAYBOY : Etes-vous toujours étonné par votre succès ?

DAHO : Les manifestations de chaleur lors de mon Olympia et de ma tournée m'ont le plus étonné. J'étais

convaincu que Daho ne donnerait rien sur scène. Mes capacités vocales sont limitées et pendant longtemps, je n'ai pas eu assez d'argent pour organiser mes concerts dans de bonnes conditions, avec un matériel adéquat. J'ai attendu d'avoir assez d'argent... et aussi de chansons pour me jeter à l'eau. J'ai vaincu mes inhibitions. Et maintenant, je suis mordu. J'ai découvert que j'aimais ça, chanter en public, et que ça avait l'air de rendre les gens heureux. Pour le reste, le succès est un phénomène bizarre. Je vis de la même façon, avec les mêmes gens. Les choses ont à peine changé. Enfin, presque... Ce qui a changé, c'est mon emploi du temps. On devient la coqueluche de tout le monde, on n'a plus un moment à soi. Moi, j'ai besoin d'aller au ciné, d'aller draguer en boîte, mais je suis coincé par mon emploi du temps. Parfois, c'est pesant. J'ai envie de dire « *fuck, leave me alone !* »

10

PLAYBOY : En entrant au Top 50, n'avez-vous pas un peu trahi vos copains rockers du début ?

DAHO : Vraiment pas. Je n'ai trahi personne. Mon premier album, j'en ai vendu deux et demi à des copains, et pourtant, mes chansons sont les mêmes depuis le début. Les arrangements sont plus perfectionnés aujourd'hui, mais le fond est le même. Cela fait un an que je marche vraiment, un an que les gens se sont mis à aimer mes chansons. C'est le côté irrationnel du succès. Mais je ne cours pas après le Top 50. Si ça arrive, tant mieux. Avant l'engoue-

ment actuel, je bénéficiais d'un succès gentil, qui me laissait le temps de vivre. Ce n'était peut-être pas plus mal.

11

PLAYBOY : Ni vraiment rock, ni vraiment variétés... Vous n'avez pas l'impression d'être assis entre deux chaises ?

DAHO : Ce n'est pas désagréable d'être assis entre deux chaises. Je ne suis pas pour les étiquettes. Suis-je « rock » ou « variétés » ? On dirait que cela pose beaucoup de problèmes aux gens. Je trouve cela très con. Je n'ai jamais eu de problème d'identité. Ce qui m'intéresse, c'est faire des chansons. Qui veut les entendre les entend. Il s'agit là d'un vieux débat qui ne correspond plus à rien. Dans le rock, on trouve pêle-mêle des gens comme Sade, les Cramps... J'aime bien dire que je fais des chansons pop, comme l'indique le titre de mon dernier disque, *Pop Satori*. Mais s'il fallait que je sois admis, assimilé à une famille de chanteurs, cela m'inquiéterait un peu.

12

PLAYBOY : Chanteur des années 80, pensez-vous que vous serez un chanteur des années 90 ?

DAHO : C'est le cadet de mes soucis. Je n'ai aucune idée de ce que je ferai en 1990 ou après. Si les gens n'ont plus envie d'acheter mes disques, tant pis. C'est le côté aventure, jeu du métier. Si on ne faisait des disques que pour que cela marche, ça ne serait plus drôle. Quand on commence à avoir du succès, on épouse un second métier qui n'a rien à voir avec la création. Vendre, se vendre, c'est très compliqué. En tout cas, je ne suis pas prêt à changer de style pour me vendre. Je suis suffisamment tordu, désintéressé et têtu pour me foutre des bons conseils qu'on pourrait me donner pour l'avenir de ma carrière. D'ailleurs, Virgin, ma maison de disques, me laisse une grande liberté artistique. Le jour où je n'aurai plus ce choix, j'arrêterai. Quand mon métier deviendra une contrainte, j'arrêterai. Je ferai des chansons chez moi, pour moi, pour mes copains. Mais je crois que les maisons de disques ont changé. Parce que les artistes ont changé. La nouvelle génération sait ce qu'elle veut, prend en main son avenir artis-



tique, est moins prête à faire des concessions. Bien sûr, nos chansons ratissent large, mais on conserve une démarche artistique.

13

PLAYBOY : Comment écrivez-vous vos textes ?

DAHO : Je les écris au dernier moment, en studio. C'est la musique qui amène les mots, sans préméditation. *La notte, la notte*, c'était une sorte de dolce vita bretonne. Je voulais revendiquer la fête, sa légèreté. La fête qu'on dit futile, alors qu'il s'agit d'une chose importante. *Pop Satori*, c'est le reflet de mon installation à Paris, l'illumination, le bonheur. C'est vrai qu'aujourd'hui la promo m'ennuie, avec sa routine. Je veux être quelqu'un de normal. J'ai besoin d'un grand break, de voir d'autres gens. Quand on se met en situation de vivre des choses nouvelles, c'est là que tout se déclenche, qu'on est capable de créer. C'est pour cela que je vais à l'étranger. Je pars m'installer à Londres.

14

PLAYBOY : Parlons de votre côté touche-à-tout. Pourquoi un livre sur Françoise Hardy ?

DAHO : J'ai toujours été un fan de Françoise Hardy et aussi de Jacques Dutronc. Pour moi, ils représentent le dessus du panier. Quand je les ai rencontrés pour la première fois, je les ai trouvés encore dix fois mieux que je ne pensais. Françoise Hardy a inventé le pop song en France. Il y a une vraie filiation entre elle et moi. Françoise et le Velvet Underground, chacun dans leur style, m'ont profondément marqué. Curieusement, à l'image d'un poète comme Cocteau, Françoise est aujourd'hui davantage une star à l'étranger qu'en France. Au Japon, en Allemagne, en Grande-Bretagne, c'est une star. Tout le monde a été fan de Françoise : Bob Dylan, Mick Jagger. Eurythmics a repris *Tous les garçons et les filles*. Dave Stewart a composé une chanson pour elle. Bref, c'est la seule artiste exportable. J'ai écrit ce livre en fan. J'ai essayé de dresser un portrait d'elle aussi fidèle que possible.

15

PLAYBOY : Si vous écrivez un autre livre, il sera plutôt dans le style Linda de Souza, Jean-Luc Lahaye,

ou dans le genre Marguerite Duras ?

DAHO : Je ne suis pas portugais, je ne suis pas orphelin. Il faudrait qu'il m'arrive des choses vraiment extraordinaires pour que je raconte ma vie. Et puis, il y a une question de pudeur. Duras ? C'est quelqu'un d'intéressant. En fait, cela m'intéresserait d'écrire un vrai roman. Il y a plus de liberté que dans une chanson, très courte par essence. Mais pour l'instant, je n'en éprouve pas le besoin. La seule chose que je fais actuellement au niveau de l'écriture, mis à part les chansons, c'est un scénario avec un autre chanteur, Robert Farel.

16

PLAYBOY : A part Françoise Hardy, qui serait pour vous le président de la République idéal ?

DAHO : Jacques Dutronc... et comme Premier ministre, Serge Gainsbourg. A la Santé, Catherine Ringer de Rita Mitsouko. Aux Affaires étrangères, son compère, Fred Chichin. Au ministère de la Vie nocturne, Caroline Loeb, la chanteuse de *C'est la ouate*. A la Propreté de Paris, Elli Medeiros. Et à la Culture... eh bien, Jack Lang ! Je ne vois pas qui d'autre. Sans rire, en mettant de côté mes tendances politiques qui sont assez nettes, j'estime que Lang a fait énormément pour les gens comme moi et pour les autres artistes. Monsieur Léotard est peut-être encore trop nouveau à ce poste. En tout cas, il n'a pas dépassé ce que Lang pouvait faire. Je vais donc au plus efficace.

17

PLAYBOY : On ne vous a pas vu en première ligne pour l'Éthiopie. Vous trouvez ce mouvement un peu niais ?

DAHO : Non, je trouve cela plutôt bien. Je ne sais pas si tout l'argent a servi à aider la cause de l'Éthiopie, mais sur le principe, je suis pour. Quant à la chanson... Sans vouloir vexer Renaud, je ne l'aimais pas. Et puis, je ne suis pas à l'aise dans un groupe. Le public a-t-il vu autre chose qu'une réunion de stars, a-t-il saisi le message ? Je m'interroge...

18

PLAYBOY : Combien gagnez-vous par mois ?

DAHO : Difficile à dire. Quand j'ai débarqué à Paris, au tout début, j'avais 600 francs pour vivre. Depuis, j'ai fait du chemin. Mais tout dépend des années. 1986 a été particulièrement bonne. J'ai gagné beaucoup d'argent, j'ai reçu les droits de la Sacem, etc. Bref, disons que cela m'a fait une moyenne de cinq à six bâtons par mois.

19

PLAYBOY : Que fait-on de son argent quand on est riche, jeune, beau et bien portant ?

DAHO : On invite des gens, on fait des cadeaux, on voyage. Voyager, cela me branche beaucoup. Quant à m'acheter une maison, c'est un truc auquel je pense. Je n'ai jamais eu de lieu à moi. Sinon, je suis tellement occupé en ce moment que je n'ai presque pas le temps de dépenser.

20

PLAYBOY : Que faites-vous quand vous n'avez rien à faire ? Vous partez en week-end à Rome ?

DAHO : Je ne suis jamais allé à Rome. La chanson à laquelle vous faites allusion, c'est un fantasme. Je compte y aller un jour. Mais la ville où j'ai vraiment envie de vivre, c'est Londres : le rythme de la vie là-bas me plaît, le respect des gens. Mes origines y sont sans doute pour quelque chose : Rennes est une ville celtique ! Paris est une ville merveilleuse, mais trop snob. On s'ennuie quand on sort, les gens sont agressifs. Voilà pourquoi je pars à Londres. Quant à savoir ce que je fais quand je n'ai rien à faire ? Mais j'ai toujours quelque chose à faire, malheureusement ! Dans mes rares moments de liberté, je fais du sport (natation, gym, course), je bouquine, je vais au cinoche. Le ciné, c'est une vraie passion. Je suis plutôt du style Art et Essai, vieux polars américains. Mes films préférés : *Deep End*, *Les nuits de la pleine lune*, *Rusty James*... J'ai trouvé mon rêve, si je n'avais vraiment rien à faire : rester au lit, accompagné, regarder les vidéos de tous les films que j'ai envie de voir et que j'ai ratés. Mais voilà, après cette interview, j'ai une télé à faire. Ensuite, il faudra que je m'occupe de mes vacances. J'ai absolument besoin d'un break...

Y